

La semaine sans dimanche

Bianca Côté

Numéro 57, automne 1993

Entre le risque et la violence

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14848ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Côté, B. (1993). La semaine sans dimanche. *Moebius*, (57), 53–58.

LA SEMAINE SANS DIMANCHE

Bianca Côté

VENDREDI

Déjà cinq heures, légère moiteur. J'attends que tu arrives... comme avant. À peine esquissées, les étreintes étaient différées, remises à la nuit. Je prépare le souper, ouvre le courrier... tout comme. Le soleil tombera bientôt. J'apprends à vivre seule. Pour la millième fois. Une citrouille traîne depuis notre dernier halloween ensemble. Une sorcière ridée, abandonnée, les yeux creux. Le soleil tombe. Seulement vendredi, deux jours à combler, quarante-huit heures pour construire le couple, diviniser l'amour. L'idéaliser jusqu'à sa mort.

Je feuillette le journal, avide du plaisir de me moquer des manchettes. Les petites gens aux gestes simples laissent filer les heures. Sans conséquence. Ils se repaissent de la vie des autres, si rassurante. La vedette se casse le cou. On est content. Et moi, je ne sais pas quoi faire pour que tu m'entendes tomber.

Je soustrais de précieux instants à ta journée en pensant à toi. J'en suis convaincue : tu le sens et cela t'empêche de travailler. T'empêche de... rien peut-être. Déjà cinq heures. J'ai sans cesse l'impression d'être dépossédée de mon horloge intérieure. Je voudrais peser le poids de la pensée et la rendre légère. Bien sûr dérober ton temps ne me rend pas le

mien. J'ai perdu une journée. J'ai regardé dans mon agenda. Elle n'y était pas.

J'ai le ventre chagrin. Vider le réfrigérateur n'y change rien. Je repousse mon couvert, envoie promener mon couvert. Danse le baladi, éclate d'un rire langoureusement triste. Heurte au passage ton livre sur l'érotisme au Népal : *À mon doux hérisson pour ses 36 ans*. Tu n'as pas emporté mes présents. Je n'ose pas regarder les images. Des positions de couple.

J'aurais aimé qu'un peu de possible se glisse entre nous. Que nous nous entourions de sable, à attendre que le temps, craie légère, passe... sans trop marquer. Nous n'avons pas attendu. Nous avons tous deux de bonnes raisons. Je croyais les miennes plus fortes que les tiennes. Seule, j'ai choisi des objets pour nourrir ma maison, recréer un lieu d'apaisement, lutter contre le poids des soupirs. Je nommais ces pierres de gué très simplement objets d'amour. Je pensais que les objets ne s'usaient pas et qu'ainsi je garderais l'amour... Même les pierres s'usent.

Je suis restée allongée des heures avec toi, jusqu'au bout de l'ennui. Je redécouvrais le secret du bonheur : savoir être confortable dans l'ennui. Tu m'as appris l'indolence, moi qui ne reconnaissais que le parfum de la sueur. Il faisait chaud, nous étions deux. Deux beaux prétextes. Le lit assouplissait les rayons de soleil, petite fourmi regardait ébahie le grillon. La langueur était ton langage.

Ce temps qui s'éteint m'effraie. À trop entretenir la maison, elle devient nid d'apparences, mon image multipliée. Une fois par mois je remplis des boîtes pour donner. Pense à la mort, ses prémisses. Change les meubles de place. Me lance dans la décoration à petite échelle, essaie de rendre la maison à mon image... Cela me rappelle la raison de tes colères. Je cherchais à te mettre au diapason de mes attentes. Je ne voulais pas que tu en déroges. Déstabilisée sinon. Les idées suffisent rarement à remplir une vie. Le désordre ne m'est plus familier puisqu'il n'équivaut plus à toi et moi. Je remplace les morceaux trop imprégnés d'histoires par des neufs. Solde au plus offrant les livres aimés. Donne mes pastels et mes précieux conseils. Vends

mon *Nikon*, moi qui ai longtemps joué avec la lumière. Je garde si peu de symboles. Prends un soin infini à choisir mes vêtements. Je ne vois plus passer les heures. La lenteur est un ravissement que je ne choisis pas toujours.

Je rassemble tes présents autour du feu. Des jeux de carte. Tu privilégies le hasard. Ce qui échappe à ton contrôle. Tu vénères ce qui se dérobe à toi mais pas trop. Il te faut conquérir l'amour. Comment t'y prends-tu pour gagner l'amour sans accepter de perdre? Explique.

Dans notre ancienne chambre, j'ai retrouvé pêle-mêle dans un tiroir tes vieux reçus, un passeport périmé, ton unique cravate. Des fils, quelques-uns sans noeud. Je les mets bout à bout et m'invente un visage à ta hauteur. Dans l'amour comme dans le sommeil, je suis belle à jouir. Mes nuits ont souvent aidé mes jours. Je tenais le coulant de l'émotion jusqu'à nos corps, espaces où je me suis blessée, aimée. J'ai peur maintenant de m'avouer où dérivent tes envies. J'aimerais sentir que tu le sais, que tu me prends, tu veux?

J'ai la tête riieuse et triste à la fois. Les yeux d'un bleu hésitant. Un nez coquin. Une bouche petite et pulpeuse. Des cheveux souples, épais, où la lumière peut se poser puisqu'elle se reconnaît. Des épaules fortes, qui se tiennent debout. Les seins délicats, attentifs. Qui écoutent et palpitent. Une taille épaisse, qui fond parfois. Un ventre ferme, bien en évidence. Un sexe attendri par les années. Ouvert à la lumière du soleil. Des petites lèvres gourmandes, comme celles du visage. Une toison folle, luxuriante. Des cuisses pleines, qui ont envie d'être touchées. Des genoux traumatisés par les chutes. Des chevilles qui ont retenu des promenades une fermeté dans l'intention. Ligne droite. Des pieds chatouilleux et craintifs, cherchant leur pierre ponce. Des orteils rétifs parfois, étonnés de la fraîcheur du sol. Des mains que j'aime à la folie, elles sont ma vie, mon autre visage. Tout le passé s'inscrit dans mes jointures. Mon petit doigt se lève pour retenir le ciel, la terre... Et toi. Tu veux?

Personne ne prend des photos de moi.

MANGER

J'entre dans ce restaurant où nous allions autrefois. Des couples, mon doux hérisson, il y en a beaucoup. Des couples de cinéma, discrètement enlacés, qui se font du genou ou se poussent des coudes. Des couples que nous aurions pu être, mon amour, que nous avons été. Des couples soudainement étonnés de l'opacité de leur silence. Des couples qui savent ce que *nous* veut dire. Une blessure si proche de la vie. Des couples qui regardent les autres pour voir comment on s'y prend lorsqu'on est ensemble. Soleils de leur visage. Plaisir de la voix et des soins. Cette nuance entre nous, je l'aimais. Maintenant ma mémoire calcule ses chances de survie.

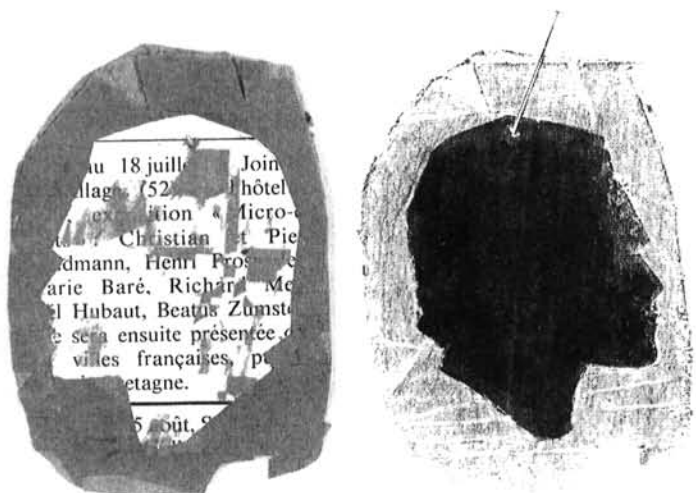
Au fond du restaurant, deux hommes font des mots croisés. Ils s'amuse avec les définitions, leur voix porte. Je les croyais seuls au monde, je me suis trompée : pour eux, des femmes ont rejeté leur tête en arrière... J'essaie d'oublier que c'est ma fête. Je feuillette des revues de mode, de littérature, de décoration : des vies en condensé, tronquées, trafiquées. L'homme à ma droite fait du vitrail, il a l'accent cassé, si tendre dans le regard. *Je ne veux pas de pièges dans ton regard*, je ne lui ai pas chuchoté. *Protège-moi* non plus. Celui qui a le pouvoir de me protéger me fait peur. Parce qu'il peut aussi me tuer? C'est un cliché si vrai, si noueux. Je reste là avec mes plis en trop, ma peur de manquer d'air, d'être aspirée par le souffle de l'autre. J'en oublie les moments où je suis près de la beauté.

J'effectue des bilans. Les fêtes, sacrées ou profanes, ne s'oublient pas si facilement. Je trace plusieurs colonnes, dresse des listes : les traditions heureuses, confortables, inventées sur mesure pour moi, les douleurs encore fraîches. Le maître du feu et du voyage s'est mis à explorer d'autres contrées. J'essaie de planifier ma vie sans toi. Je ne parle pas des trous dans ma case-horaire.

L'homme à ma droite est parti, la table nettoyée. Je la fixe jusqu'à ce que je puisse te regarder penser. Tu es beau quand tu penses. Les nuages te rejoignent. Tu te tais et pourtant, je ne retrouve plus le vide originel. Quelque chose se glisse dans mon vide. Du repos. Dites-moi où trouver un

vide intact. Dites-moi et j'irai vous chercher. Comme si le temps pouvait devenir neuf. Innocent.

Il ne sert à rien de mettre un bâillon sur le passé. Nos histoires de mains fermées puis ouvertes, offertes puis retirées... Dès le début l'impression d'être en terre étrangère avec toi. C'était plaisant et déroutant. Maintenant, ces mains doivent faire quelque chose. *Elles effectuent des bilans*. Repoussent l'assiette de cuisine légère. C'est ma fête, après tout. Je demande la carte des desserts, pour entendre des noms doux. Des noms composés, des noms de famille, de roi. J'ai mangé deux ou trois gâteaux pour avaler tous ces beaux sons en même temps.



Carmen Audet

STAGNER

Un verre à la main, je trempe dans la baignoire. Comme Diane Keaton dans *Shoot the moon*. Qui n'en peut plus, chavire. La bouche grande ouverte elle articule au-dessus des bulles : *Ne pas ne pas ne pas, me faire me faire, happer*. Lorsqu'elle prononçait l'avant-dernière syllabe, elle rapprochait ses mains de son sexe, comme pour se protéger. Arrêt sur l'image. La langueur accommodante, je stagne. Prends mon gant de crin. Pense à toi. Mousse-moi, lèche. Lave le dos, pianote. Gratte, savoure. Inonde-moi, tourbillonne. Mon petit bain déborde lorsque je *pense à toi* trop longtemps. J'ai peine à surnager. Tout ce bleu, cette mousse sans désir. Des produits nettoyants qui tout en lissant le corps, ratissent et rasant toute émotion. Des heures à regarder le plafond, la chandelle est morte, ma tête rejoint la céramique, la serviette tombe, je m'endors, les tuiles suintent, par la fenêtre Dracula s'en vient.

Je fais la moue. J'ai la bouche sèche, offerte au désert. Un ressac du temps où la fontaine coulait, où il y avait toi. De quoi se noyer. Je stagne, tiens bon. Avec ma peur dans les yeux, je ferais une excellente carte postale. Que je décrirais ainsi : On voit, d'après les épaules, que la femme est dodue mais pas nécessairement bien dans sa chair. La taille semble tendre au toucher, prête à céder. Une fraction de la désolation du monde se retrouve sur son visage. Le front plissé, le regard droit vers la fenêtre. Le bras trame une envolée, la jambe s'allonge, manque de trébucher lorsqu'elle vient pour se lever. Les paumes sont ouvertes. La bouche avance quelques balbutiements, ne donne pas suite à cause du silence de l'autre. Nul procès d'intention.

Endeuillée, ma peau se détache. Je ne raconte plus ma paix, mes petites guerres. Ne prends plus ma vie comme une épopée. On ne peut pas tout savoir à l'avance. Moi j'ai voulu.

Je lis, sur le miroir embué, le mot «désolée». À effacer.